



MARIE-CLAUDE HUBERT

Université de Lorraine

 <https://orcid.org/0000-0003-0610-9763>

## Renouveau du personnage de la sorcière dans le roman pour la jeunesse

### The Character of Witch Revised in Novels for Teenagers

**ABSTRACT:** There are many publications on witches both in children's literature and in scholarly essays. Mona Chollet's *Witches, the Undefeated Power of Women* explains that the word has become an emblem of feminism. This article offers a comparative analysis of several recent novels, based on the latter's thesis, whose aim is to examine how the witch character is constructed, how the authors treat historical data (healer witch, witch-hunt, stake, etc.) and how they renew this character regarding certain issues (identity, transmission, emancipation, etc.). Are the witches of children's novels carrying feminist demands for young readers?

**KEY WORDS:** witch, feminism, emancipation, identity, stereotype

La prolifération de fictions littéraires, cinématographiques et télévisuelles sur le personnage de la sorcière est frappante : la série *Charmed* (1998) présentait trois sœurs sorcières ; *Buffy contre les vampires* (1997) montrait comment une jeune lycéenne timide et effacée devenait une puissante sorcière. Actuellement, la série diffusée sur Netflix, *Les nouvelles aventures de Sabrina* (2018) témoigne toujours de cet intérêt pour les sorcières. Par ailleurs, l'immense succès de l'essai de Mona Chollet, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, vient confirmer cet intérêt. Cette dernière développe un retournement d'interprétation. Alors que le mot « sorcière » a longtemps été une marque d'infamie, elle démontre que la sorcière est un emblème du féminisme. Elle rappelle, en effet, que le lien entre féminisme et sorcellerie ne date pas d'aujourd'hui : les féministes italiennes des années 1970 ont eu pour slogan « Tremblez, tremblez, les sorcières sont revenues ! » En France, Xavière Gauthier fonde la revue *Sorcières* en 1975, et qui sera recréée jusqu'en 1981. Aux États-Unis, le groupe WITCH (Women's International Terrorist Conspiracy from Hell) a défilé, en 1968, devant la Bourse de

Wall Street, proclamant l'effondrement de diverses actions. Le mouvement s'est recréé récemment pour s'opposer aux propos misogynes et aux politiques anti-féministes de Trump. La sorcière est pour Mona Chollet porteuse d'une parole émancipatrice.

Les sorcières des romans sont-elles, elles aussi, porteuses de revendications féministes pour les jeunes lectrices et lecteurs? Pour répondre à cette question, on procédera à une analyse comparée d'œuvres récentes à la lumière de la thèse énoncée par Mona Chollet. Le corpus est constitué des œuvres suivantes : *Isa la Sorcière* de Melvin Burgess, *Journal d'une sorcière* de Celia Rees, *Sœurs sorcières* de Jessica Spotswood, *Miss Pook et les enfants de la lune* de Bertrand Santini, *The wicked Deep. La Malédiction des Swan Sisters* de Shea Ernshaw, *La fille qui avait bu la lune* de Kelly Barnhill, *Les Sorcières du clan du Nord* d'Irena Brignull. L'étude de ces textes permettra de constater, d'une part, comment les auteurs actualisent les données historiques pour construire leur personnage de sorcière et, d'autre part, comment ils opèrent un renouvellement du personnage à partir de certaines problématiques (matriarcat, questions identitaires, transmission du savoir, etc.).

## Traitement des données historiques concernant les sorcières

L'histoire des sorcières, et plus généralement de la sorcellerie, est abondamment documentée. Mona Chollet s'appuie notamment sur la somme de l'historien Guy Bechtel, *La sorcière et l'Occident*, et sur l'essai de la féministe italienne Sylvia Federici, *Caliban et la sorcière*. Comment s'opère la construction du personnage de la sorcière dans les œuvres du corpus? Quelles sont les données historiques reprises dans les romans?

Mona Chollet, dans le premier chapitre de son essai intitulé *Une vie à soi*, présente la sorcière comme une femme autonome, indépendante et affranchie des normes sociales et de l'ordre patriarcal. Vivant en marge de la société, elle représente une forme de dissidence, de contestation de l'ordre établi. Dans cette perspective, le roman *Les Sorcières du clan du Nord* montre que les sorcières forment « une communauté de femmes qui ne prêtaient aucune attention à leur apparence ; elles méprisaient ces considérations futiles et occupaient leur esprit à des activités plus importantes » (BRIGNULL, 2017 : 35). Le roman *The Wicked Deep. La Malédiction des Swan Sisters* présente, également, trois sœurs, trois jeunes femmes libres qui ont un travail et qui aiment les hommes. Mais en 1822, dans une petite commune, leur autonomie et leur indépendance dérangent les mentalités. Shea Earnshaw les décrit comme des femmes libres, belles, élégantes, charmantes, séduisantes. Les habitants de Sparrow vont les accuser

d'être des sorcières, d'envoûter les esprits. Elles sont désignées comme sorcières parce qu'elles sont différentes ; « c'étaient des femmes d'affaire » (ERNSHAW, 2019 : 121) qui possédaient une entreprise de parfums alors que rien n'indiquait qu'elles se soient essayées à la magie :

Elles étaient belles – trop belles, diraient plus tard les gens de la ville. Marguerite, Aurora et Hazel tombaient souvent amoureuses, mais rarement des hommes qu'il fallait – plutôt de ceux dont le cœur appartenait déjà à quelqu'un. C'étaient des séductrices, des tentatrices auxquelles les hommes ne parvenaient pas à résister. [...] Mais pour les habitants de Sparrow, elles étaient bien davantage. Ils pensaient qu'elles étaient des sorcières qui jetaient des sorts aux hommes pour les rendre infidèles.

(2019 : 9)

L'autrice montre ainsi que ces femmes sont condamnées pour leur style de vie : « il est possible que les Swan Sisters aient joué à se présenter sous des tours scandaleux, malfaisants et maléfiques. Mais elles n'ont jamais pratiqué la magie de manière à justifier leur mise à mort. Ce n'étaient pas des sorcières, pas au sens historique du terme » (2019 : 258). En effet, nombreuses sont les femmes qui furent persécutées pour des prétextes fallacieux comme cela fut le cas pour les sorcières de Salem au XVII<sup>e</sup> siècle. Katherine Howe, dans le roman *Conversion*, fait alterner le récit des événements qui se déroulèrent à Salem et le récit d'une épidémie dans un lycée privé de jeunes filles dans le Massachussetts en 2012 : « Le docteur a conclu qu'il ne voyait pas de raison à notre maladie et que nous sommes victimes de la main du Diable » (2014 : 264). Elle montre ainsi qu'à travers les siècles, les femmes demeurent toujours soumises à la difficulté d'être reconnues et appréciées pour elles-mêmes.

Dans ces romans, les sorcières sont assassinées parce qu'elles étaient des femmes, car comme le dit encore Mona Chollet, « avoir un corps de femme pouvait suffire à faire de vous une suspecte » (2018 : 18). C'est ainsi que les sorcières deviennent des boucs émissaires :

[Elles] illustrent d'abord l'entêtement des sociétés à désigner régulièrement un bouc émissaire à leurs malheurs et à s'enfermer dans une spirale d'irrationalité, inaccessible à toute argumentation sensée, jusqu'à ce que l'accumulation des discours de haine et une hostilité devenue obsessionnelle justifient le passage à la violence physique, perçu comme légitime défense du corps social.

(2018 : 14)

René Girard a montré que le sacrifice du bouc émissaire permet à la fois de libérer l'agressivité collective (exutoire) et de ressouder la communauté autour de la paix retrouvée (pacte). Dans le cas des sorcières, la misogynie était au cœur des persécutions :

Les mâles étaient les pires. Des siècles durant, ils avaient traité les femmes comme des biens, et non comme leurs égales, des êtres doués d'un esprit et d'une voix propres, et ayant le droit de décider de leur vie. Les ancêtres de Surelle avaient cherché une autre manière de vivre, mais elles avaient été persécutées. Les hommes profitaient du moindre racontar inspiré par l'ennui ou par la jalousie pour enfermer les femmes qu'ils craignaient, et se réjouissaient de leurs cris lorsqu'elles brûlaient sur le bûcher, leur chair se détachant des os.

(BRIGNULL, 2017 : 56)

La désignation des sorcières comme bouc émissaire est le résultat de la diffusion dans toute l'Europe du célèbre ouvrage *Malleus maleficorum* (*Le marteau des sorcières*), écrit par les inquisiteurs Henri Institoris et Jakob Sprenger. On peut considérer cet ouvrage comme la mise en place de « stigmates » qui excluent les sorcières de la norme sociale, pour reprendre les termes de Goffman, mais ces stigmates permettent en retour à la société de se représenter comme normale. Ainsi stigmatisées, les sorcières peuvent être persécutées, tuées. Le livre *Isa la Sorcière* opère un renversement intéressant du stigmaté. La jeune Isa, orpheline, adoptée par un guérisseur, puis par une sorcière, rêve toutes les nuits qu'elle brûle. Elle porte les marques du feu sur son visage qui sont en fait les stigmates du martyr infligé aux sorcières, mortes dans les flammes des bûchers : « Mon pauvre petit visage tout rouge et jaunâtre ne tarda pas à cicatriser, et lorsque je grandis, les cicatrices s'effacèrent, si bien qu'il ne me resta plus que quelques régions de peau brillantes, comme vernissées, autour des yeux et sur les joues, là où les brûlures avaient été les plus profondes » (BURGESS, 1994 : 14). Ce retournement du stigmaté réhabilite le personnage de la sorcière. Les marques sur le visage d'Isa ne sont plus vécues comme une infamie mais sont devenues le signe d'une appartenance assumée à toute une lignée de sorcières.

Les données historiques ont démontré que les sorcières étaient porteuses de savoirs et qu'elles étaient d'excellentes guérisseuses. Elles pratiquaient le contrôle des naissances, l'avortement, les accouchements et soignaient aussi les maladies, fournissaient des potions. Jules Michelet, qui réhabilita la sorcière dans son célèbre essai *La sorcière*, notait qu'elle était l'unique médecin du peuple.

Nombreuses sont les sorcières guérisseuses dans les romans du corpus. La grand-mère de Marie « avait ce don, dans les mains, et la connaissance des herbes et des potions, mais ce pouvoir était sien, non celui du diable » (REES, 2000 : 15). La mère de Clarée, dans *Les Sorcières du clan du Nord*, « était une guérisseuse de talent » (BRIGNULL, 2017 : 37) dont les connaissances en botanique et en herboristerie étaient étendues. Le savoir qu'elles possèdent, l'une et l'autre, est le résultat d'un apprentissage et plusieurs romans insistent sur celui-ci. La sorcière Xan est une guérisseuse dans le roman de *La fille qui avait bu la lune*. Elle transmet à la jeune Luna un enseignement de botanique mais aussi les

rudiments de la mécanique, de l'astronomie. Elle lui fait lire de la philosophie et lui fait connaître l'art. Luna, qui se caractérise par sa grande curiosité intellectuelle, sait aussi cuisiner, tenir une maison, broder. La jeune Clarée s'avère peu douée pour acquérir le savoir des sorcières : « Alors que les autres filles concoctaient quotidiennement des remèdes nauséabonds, Clarée fabriquait des savons. [...] elle s'était aussi employée aux parfums » (2017 : 34). Par contre, Poppy, qui se découvre sorcière, se plonge avec bonheur et intérêt dans la lecture du grimoire de Clarée :

Le livre d'école de Clarée était pour elle une véritable révélation. C'était un étrange mélange de biologie, d'astrologie, de chimie et de poésie qui captivait Poppy. [...] Elle se laissait bercer par le rythme et le vocabulaire de vieilles recettes et de proverbes inconnus. Elle était exaltée, jamais un livre ne l'avait mise dans un tel état. Il lui semblait à la fois inconnu et familier.

(2017 : 71-72)

Alors que Clarée devient l'amie de Poppy, elle lui apporte des livres, des ingrédients, des plantes, ce qui lui permet de s'initier à l'herboristerie et à la chimie et, ainsi, « pour la première fois de sa vie, elle eut l'impression d'avoir trouvé sa place dans l'univers » (2017 : 73).

Historiquement, la détention du savoir par les sorcières venait bousculer celui des savants comme l'explique Céline du Chéné : « Les guérisseuses et les guérisseurs, dont le savoir reposait sur les plantes, des incantations et des formules magiques, se sont retrouvés accusés de sorcellerie » (2019 : 59). Leur style de vie et leur savoir sont à l'origine des violentes persécutions dont elles ont été la cible : « Des siècles de haine et d'obscurantisme semblent avoir culminé dans ce déchaînement de violence, né d'une peur devant la place grandissante que les femmes occupaient dans l'espace social » (CHOLLET, 2018 : 20). Mona Chollet retrace l'histoire des chasses aux sorcières en s'appuyant sur les travaux de l'historien Guy Bechtel qui a montré que la sorcière est une victime des Modernes et non des Anciens. Cette chasse n'est pas uniquement le fruit de l'obscurantisme du Moyen-Âge. À la suite de l'historien, l'essayiste insiste sur le fait que les persécutions avaient lieu pendant la Renaissance et qu'à partir de 1560, elles ont été les plus intenses encore. Mona Chollet en arrive ainsi à reconsidérer le récit téléologique d'une Europe sortant d'une époque barbare pour aller vers la civilisation. Elle remet en question l'idée de progrès avancé par la période humaniste puisque cet humanisme repose sur le meurtre de milliers de femmes : « En anéantissant parfois des familles entières, en faisant régner la terreur, en réprimant sans pitié certains comportements et certaines pratiques désormais considérées comme intolérables, les chasses aux sorcières ont contribué à façonner le monde qui est le nôtre » (2018 : 13). Tout comme cette dernière, Isabelle Sorente pense que la chasse aux sorcières a laissé « une sorte d'empreinte psychique » (2020 : 29). Ces meurtres ont inscrit, dans l'inconscient collectif, des traces tou-

jours visibles. L'idée que la femme ne peut pas avoir une identité qui lui soit propre, en est un exemple. Dans *Le complexe de la sorcière*, Isabelle Sorente indique que la femme a intériorisé un « Inquisiteur » inconscient « toujours prêt à mettre en doute, à haïr et à condamner la conscience d'une femme » (2020 : 74). Sur le plan social, Mona Chollet pense à la suite de Sylvia Federici que la chasse aux sorcières a « permis de préparer la division sexuée du travail requise par le capitalisme, en réservant le travail rémunéré aux hommes et en assignant les femmes à la mise au monde et à l'éducation » (2018 : 35).

Le roman de Celia Rees, *Journal d'une sorcière*, expose de manière précise ce que fut la chasse aux sorcières. La jeune Marie vit avec sa grand-mère à la lisière de la forêt. Cette dernière est arrêtée et emmenée de force pour qu'elle se confesse :

Des hommes à manteau noir, coiffés de chapeaux aussi haut que des clochers. Ils ont embroché le chat sur un pic, fracassé le crâne du lapin contre un mur, disant que ce n'étaient pas des créatures de Dieu, mais des démons familiers, le diable lui-même, déguisé. Ils ont jeté l'amas de fourrure et de chair sur le tas de fumier et menacé de nous faire subir le même sort, à moi, à elle, si elle ne leur confessait pas ses péchés.

(2007 : 13)

Les tortures subies par les sorcières s'inscrivent dans une politique de l'aveu, telle qu'elle a été décrite par Michel Foucault dans *La volonté de savoir*. Colette Arnould dans *Histoire de la sorcellerie* explique que « faire avouer, tel est le but de cette justice » (2019 : 237). La fin justifie les moyens dans un procès où tout est joué d'avance et où le pouvoir des hommes affirme la marque de leur supériorité et de leur domination. Dans le roman de Celia Rees, la grand-mère refuse d'avouer, ses accusateurs entreprennent, alors, de prouver par la force qu'elle est sorcière : « Ils firent venir une femme, une piqueuse de sorcières, qui lui larda le corps de grandes aiguilles, partout, à la recherche de l'endroit engourdi d'où le sang ne coulerait pas, là où les démons familiers se nourrissaient » (2007 : 14). Puis, ils cherchèrent à vérifier si elle pouvait flotter : « Flotter était une preuve certaine de culpabilité. Elle fut ramenée à la rive par un crochet comme un vieux sac de linge. Ils ne voulaient pas qu'elle se noie : cela aurait privé le peuple d'une pendaison » (2007 : 15). Les trois sœurs, Marguerite, Aurora et Hazel, de la communauté de Sparrow, sont tuées, elles aussi, par noyade : « on attachait des pierres aux chevilles des trois sœurs et on les jeta dans l'océan juste au-delà du cap, où elles sombrèrent et se noyèrent » (ERNSHAW, 2019 : 10). Guy Bechtel explique que l'épreuve du bain était le moyen de distinguer le bon chrétien de la sorcière car par définition cette dernière est plus légère : « les sorciers sont détectables parce qu'ils sont plus légers que les bons chrétiens » (1997 : 660). Colette Arnould explique, encore, qu'à cette époque, torturer pour faire avouer ne suffisait pas, les chasseurs de sorcières recherchaient l'absolue négation de

l'autre féminin : « jouissance suprême d'une justice qui ne s'affirme qu'en réduisant l'autre à l'état d'objet, en niant l'individu, pour ne pas dire l'humanité qui est en lui » (2019 : 249). La sorcière ne doit pas seulement mourir, il faut qu'elle souffre et aux yeux de toute la population. Foucault note à juste titre que « c'est un phénomène inexplicable que l'étendue de l'imagination des hommes en fait de barbarie et de cruauté » (1977 : 37). Son supplice doit imprimer l'horreur dans les esprits. Le supplice se veut un exemple, il passe par la torture et il suppose une gradation dans les souffrances. Il révèle dans le même temps la force d'un pouvoir qui n'accepte aucune remise en cause : « Le mal, écrit Michel Foucault, dans tout ce qu'il peut avoir de plus violent et de plus inhumain ne peut être compensé et châtié que s'il est mis au jour. La lumière dans laquelle s'exécute l'aveu et la punition peut seule équilibrer la nuit dont il est issu » (1961 : 160).

Comme on peut le voir, les romans reprennent avec vérocité les données historiques pour construire leur personnage de sorcière. Marginale, à cause de ses pouvoirs, guérisseuse, la sorcière s'oppose au conformisme social et religieux de l'époque. Reste à voir si ces romans renouvellent le personnage de la sorcière et comment.

### Renouvellement du personnage de la sorcière dans le roman pour la jeunesse

Mona Chollet évoque la réception plaisante de ses lectures d'enfance : « Même les sorcières inquiétantes, celle de *Hansel et Gretel* ou celle de la rue Mouffetard, ou la Babayaga des contes russes, tapie dans son isba juchée sur des pattes de poulet, m'ont toujours inspiré plus d'excitation que de répulsions » (2018 : 10). Mais force est de constater que le conte traditionnel a contribué à la mise en place d'un imaginaire négatif pour les sorcières tant sur le plan physique que moral : les sorcières de Grimm, tout comme la Babayaga, sont laides, méchantes et elles mangent les enfants. Elles ne sont jamais en position d'héroïne mais elles sont toujours les opposantes qui viennent entraver les projets et les désirs des héros/héroïnes. Or, le jeune lecteur rencontre de moins en moins ce type de sorcières dans les albums. Karine Perrot consacre un article à la « banalisation des figures mythiques de l'ogre, du loup et de la sorcière à partir de quelques albums » (PRINCE et SERVOISE, 2015 : 192). Elle montre que dans les albums destinés aux jeunes enfants, ces personnages traditionnellement méchants dans les contes, ne font plus peur : « tout indique que l'on arrive à un tournant du mythe et peut-être aussi de ce type de personnage reconnu comme méchant, aux limites d'un stéréotype qui doit subir une mutation, prendre une autre forme pour continuer à exister » (2015 : 193). Ils sont l'objet de parodies et ces réécritures sont

ludiques, comme en témoignent certains titres. Les auteurs entreprennent une démythification de ces personnages, ainsi la sorcière de Claude Boujon dans *Ah ! Les bonnes soupes*, rêve de ressembler aux top-modèles. La dimension stéréotypée des contes traditionnels facilite le détournement parodique qui se marque par une inversion des rôles. Ainsi, comme le souligne Christian Chelebourg, « la fiction parodique repose sur la déconstruction de l'objet qu'elle adapte, elle en souligne les stéréotypes » (2013 : 104). Que se passe-t-il dans le roman pour la jeunesse ? Peut-on y lire une semblable inversion des valeurs en ce qui concerne la sorcière ?

Si Roald Dahl inverse les rôles et les valeurs dans le recueil *Un conte peut en cacher un autre* (Le Petit Chaperon rouge tue le loup, Blanche Neige refuse de faire le ménage dans la maison des nains), il utilise des stéréotypes négatifs et péjoratifs pour évoquer les sorcières dans le roman *Sacrées sorcières*. Jeanne Favret-Saada explique que l'humanité est divisée en espèces, l'une possédant une puissance inouïe, représentée par les sorcières et les sorciers alors que l'autre se compose d'individus ordinaires. Le récit de Dahl se construit sur cette distinction et les sorcières sont essentiellement des êtres malfaisants :

Dans les contes de fées, les sorcières portent toujours de ridicules chapeaux et des manteaux noirs, et volent à califourchon sur des balais. Mais ce livre n'est pas un conte de fées. Nous allons parler de *vraies sorcières* qui vivent de nos jours. [...] *Les vraies sorcières s'habillent normalement, et ressemblent à la plupart des femmes. Elles vivent dans des maisons, qui n'ont rien d'extraordinaire, et elles exercent des métiers tout à fait courants.* [...] Une vraie sorcière déteste les enfants d'une haine cuisante, brûlante, bouillonnante, qu'il est impossible d'imaginer. Elle passe son temps à comploter contre les enfants qui se trouvent sur son chemin. Elle les fait disparaître un à un, en jubilant. Elle ne pense qu'à ça, du matin au soir. Qu'elle soit caissière ou conductrice d'autobus. Son esprit est toujours occupé à comploter et conspirer, mijoter et mitonner, finasser et figoler des projets sanglants. »

(1984 : 7-8)

Dahl reprend le stéréotype construit dans le conte traditionnel de la sorcière mangeuse et dévoreuse d'enfants. Le roman n'a pas été apprécié par les féministes américaines, car la description qu'il donne du personnage peut être interprétée comme misogyne : derrière toute femme se cache une sorcière malfaisante ! Aux États-Unis, le roman de L. Frank Baum, *Le Magicien d'Oz*, offre aux personnages de sorcières une image et un rôle plus positifs. Le pays d'Oz comporte, en effet, quatre sorcières. Dorothée apprend que celles qui habitent au Nord et au Sud sont de bonnes sorcières alors que « celles qui habitaient l'Est et l'Ouest étaient vraiment de méchantes sorcières » (1998 : 18) : « Dans les pays civilisés, je crois qu'il n'y a plus de sorcières, ni d'enchanteurs, ni d'ensorceleuses, ni de magiciens. Mais, vois-tu, le pays d'Oz n'a pas toujours été civilisé

car nous sommes coupés du reste du monde. C'est pourquoi nous avons toujours des sorcières et des magiciens » (1998 : 19). Dorothée, qui a tué sans le savoir la sorcière de l'Est, doit tuer la dernière sorcière, particulièrement méchante, puissante et féroce. L'auteur reprend des stéréotypes traditionnels mais il fait, aussi, le portrait d'une sorcière atypique. Au Nord, vivait une « ravissante princesse, qui était aussi une puissante sorcière. Elle utilisait toute sa magie pour aider son peuple, et on ne l'avait jamais vu faire de mal à quelqu'un de gentil. [...] Tous les hommes étaient beaucoup trop bêtes et trop laids pour s'unir à une jeune fille si belle et si sage » (1998 : 128). Alison Lurie rappelle, dans son essai intitulé *Il était une fois... et pour toujours*, que Frank Baum épousa Maud Gage, la fille de la célèbre féministe américaine Matilda Gage qui lutta pour le vote des femmes, l'abolition de l'esclavage et qui a développé une lecture féministe de la chasse aux sorcières : « quand, au lieu de "sorcières", on choisit de lire "femmes", on gagne une meilleure compréhension des cruautés infligées par l'Église à cette portion de l'humanité » (CHOLLET, 2018 : 24). C'est elle qui encourage Baum à écrire et Alison Lurie montre que la personnalité et les idées de la belle-mère transparaissent dans *Le Magicien d'Oz*. Le personnage de Glinda doit beaucoup à cette dernière et avec Dorothée, Baum décrit une petite fille courageuse, active, indépendante, raisonnable, prête à affronter l'autorité en place, ce qui allait à l'encontre de nombreux stéréotypes de personnages féminins de l'époque. Matilda Gage croyait en une société préhistorique matriarcale. Dans *Woman, Church and State* (1893), elle écrit que toutes les anciennes communautés étaient dirigées par des femmes. Force est de constater que le thème du matriarcat est souvent présent dans les romans du corpus. En effet, *Les Sorcières du clan du Nord* vivent en marge de la société et sont organisées en société matriarcale où chaque femme occupe une responsabilité particulière. C'est une société sans homme car pour la mère de Clarée « les mâles craignent les femmes puissantes » (BRIGNULL, 2017 : 76). Elle explique à Poppy pourquoi elles vivent en recluses : « Je crois que les hommes n'ont pas été bons avec celles de mon clan. [...] Mes sœurs essaient peut-être de se protéger. Ou elles préfèrent simplement faire sans les hommes » (2017 : 90). Dans la série de Lene Kaaberbol, *Sorcière des brumes*, les hommes et les pères sont également absents.

Les œuvres du corpus mettent en place des contre-stéréotypes pour décrire les personnages de sorcières. Sur le plan physique, elles ne sont plus vieilles, laides, et pleines de verrues. Elles sont, au contraire, jeunes, belles, courageuses, intelligentes, bienveillantes. La jeune Mary du *Journal d'une sorcière* sait ce qu'elle veut et c'est avec intelligence qu'elle négocie les relations qu'elle peut avoir avec le pasteur puritain de la communauté. Le caractère « bien trempé » de ces sorcières en fait des héroïnes qui ont un destin, comme par exemple Poppy qui doit devenir reine des sorcières. Elles ne sont plus de simples opposantes.

Les romans étudiés sont aussi révélateurs des enjeux et des valeurs de notre époque. Le roman *Miss Pook et les enfants de la lune* se situe au XIX<sup>e</sup> siècle mais l'auteur fait passer un certain nombre de revendications féministes, notamment en ce qui concerne l'éducation des filles. Si la sorcière, déguisée en gouvernante, enlève les enfants, c'est pour les sauver de leurs parents dont les idées sont traditionnelles et rétrogrades :

Je ne suis pas le genre de père à envisager que ma fille aille plus tard au lycée. [...] Je souhaite donc que ma fille soit préservée de l'éducation garçonnière et des brutalités de la science. Vouloir instruire les femmes est aussi grotesque que leur demander de porter la moustache ou des pantalons. [...] Quel mari voudrait d'une épouse qui disputerait les convictions de son époux ? [...] L'homme doit au contraire protéger la femme et lui permettre de s'épanouir dans une poétique ignorance des choses. [...] J'affirme que la pleine conscience des réalités du monde plongerait la femme dans un état de confusion. Elle serait saisie de spasmes, de vertiges et perdrait l'appétit avant de sombrer dans la folie mentale !

(SANTINI, 2017 : 22-23)

Ce passage est particulièrement intéressant, car les propos du père concernant l'éducation de sa fille et de la condition de la femme au sein de la famille résument toute l'idéologie patriarcale qui a maintenu la femme dans un état de soumission. Dans *La vie de famille au XIX<sup>e</sup> siècle*, Michelle Perrot analyse ce triomphe de la famille où le père décide de tout, y compris des décisions éducatives : « Figure de proue de la famille comme de la société civile, le père domine de toute sa stature l'histoire de la vie privée au XIX<sup>e</sup> siècle » (2015 : 41). À partir du personnage de la sorcière, le roman de Bertrand Santini montre les possibilités d'une autre éducation :

La gouvernante accorda à la fillette une attention que l'époque ne réservait d'ordinaire qu'aux garçons. Pour la première fois de son existence, Élise eut le sentiment d'être une personne importante. Elle n'avait jamais imaginé jusqu'alors qu'un enfant puisse avoir des goûts et des opinions, et encore moins qu'elle pût les exprimer. Au fil des leçons prodiguées par Miss Pook, Élise découvrit qu'elle préférait le vert au blanc, l'anis à la cannelle, les lundis aux dimanches, la Bête à la Belle et porter des caleçons plutôt que des jupes en dentelle.

(2017 : 28)

La sorcière Miss Pook apprend à Élise à grandir autrement. L'importance de l'éducation des filles n'est pas la seule thématique abordée dans ces romans. Plusieurs personnages de sorcières sont animés par une quête des origines. Isa est adoptée mais elle garde le souvenir traumatisant d'un visage en feu. Mary s'interroge en permanence sur ses origines dans *Journal d'une sorcière*. Élevée par

sa grand-mère, elle n'a pas connu ses parents. Poppy et Clarée vont découvrir qu'elles ont été échangées à leur naissance dans *Les Sorcières du clan du Nord*. Parents inconnus, adoptées, élevées par une grand-mère, ces jeunes sorcières sont tourmentées par l'angoisse des origines et par leur identité en devenir. Elles s'interrogent sur leurs pouvoirs. Les romans montrent qu'on ne décide pas de devenir sorcière : « je n'ai jamais désiré être sorcière » (SPOTSWOOD, 2013 : 21), se lamente l'une des trois sœurs sorcières de la trilogie de Jessica Spotswood. Cet inné n'est pas simple à gérer. Il doit être maîtrisé, canalisé et tous les romans font état de cet apprentissage nécessaire qui permet également de distinguer un bon et un mauvais usage de la magie.

Comme on peut le voir, le personnage de la sorcière est profondément modifié dans l'ensemble des romans de ce corpus. Sont-ils, tous, pour autant subversifs ? Il y aurait des nuances à apporter sur ce point. Certains accordent une place importante à la romance, notamment la trilogie *Sœurs sorcières*, où la vie amoureuse des sœurs est tout aussi, voire plus, importante que la destruction d'un pouvoir politique et religieux qui limite l'éducation des filles et qui poursuit une chasse aux sorcières impitoyable. Le roman *Les Sorcières du clan du Nord* est traversé par l'histoire d'amour compliquée entre Poppy et Leo. Ces histoires ne renoncent pas à un topos du roman pour adolescent, à savoir, la découverte de l'amour et de la sexualité. Elles ne vont pas jusqu'à l'invention « d'une identité féminine qui fasse l'économie de la maternité » (2018 : 84), comme l'envisage Mona Chollet.

Les auteurs et auteures du corpus ont construit des personnages de sorcières en s'appuyant sur des données historiques, en rejetant certains stéréotypes négatifs, afin de proposer aux lectrices et lecteurs, des héroïnes fortes. Parce que « la sorcière incarne la femme affranchie de toutes les dominations, de toutes les limitations ; elle est un idéal vers lequel tendre, elle montre la voie » (2018 : 11), elle offre un modèle positif d'identification. Force est de constater l'émergence de nouvelles identités féminines à partir de la figure de la sorcière, marquée par des héroïnes dynamiques, curieuses, intelligentes, courageuses qui parviennent à s'affirmer malgré les obstacles familiaux ou le conformisme social. Dans la structure narrative de ces romans, la sorcière n'est plus seulement l'opposante, elle devient une figure héroïque, elle est sujet à part entière. La lecture de ces romans, non seulement plaisante, permettra notamment aux lectrices et aux lecteurs une identification à des personnages plus complexes. En effet, Christian Chelebourg rappelle que « lire une fiction conduit à s'identifier à un autre de manière irréaliste et, grâce à cette médiation, à "se découvrir soi-même", à élaborer sa singularité » (2013 : 11). Nul doute, ces romans de sorcières offriront des modèles positifs aux lecteurs et lectrices et laissent entendre qu'une émancipation est non seulement possible mais nécessaire.

## Bibliographie

### Corpus d'étude

- BARNHILL, Kelly, 2017 : *La fille qui avait bu la lune*. Trad. Marie de PRÉMONVILLE. Paris, Anne Carrière édition.
- BAUM, L. Frank, 1998 : *Le Magicien d'Oz*. Trad. Mona de PRACONTAL. Paris, Folio junior, Gallimard.
- BOUJON, Claude, 1994 : *Ah ! Les bonnes soupes*. Paris, École des loisirs.
- BRIGNULL, Irena, 2017 : *Les Sorcières du clan du Nord. Le Sortilège de Minuit*. Trad. Emmanuelle CASSE-CASTRIC. Paris, Gallimard Jeunesse.
- BURGESS, Melvin, 1994 : *Isa la Sorcière*. Trad. Marianne COSTA. Paris, Le livre de poche jeunesse.
- DAHL, Roald, 1982 : *Un conte peut en cacher un autre*. Trad. Anne KRIEF. Paris, Folio cadet, Gallimard.
- DAHL, Roald, 1984 : *Sacrées sorcières*. Trad. Marie-Raymond FARRÉ. Paris, Folio junior, Gallimard.
- ERNSHAW, Shea, 2019 : *The Wicked Deep. La Malédiction des Swan Sisters*. Trad. Lilas NORD. Paris, Rageot.
- HOWE, Katherine, 2014 : *Conversion*. Trad. Céline ALEXANDRE. Paris, Le livre de poche.
- KAABEROL, Lene, 2017 : *Sorcière des brumes. L'Épreuve du feu*. Trad. Jean RENAUD. Paris, Bayard jeunesse.
- REES, Celia. 2000 : *Journal d'une sorcière*. Trad. Marc ALBERT. Paris, Seuil Jeunesse.
- SANTINI, Bertrand, 2017 : *Miss Pook et les enfants de la lune*. Paris, Grasset-jeunesse.
- SPOTSWOOD, Jessica, 2013 : *Sœurs sorcières*. Trad. Rose-Marie VASSALO et PAPILLON. Paris, Nathan.

### Ouvrages cités

- ARNOULD, Colette, 2019 : *Histoire de la sorcellerie*. Paris, Éditions Tallandier.
- BECHTEL, Guy, 1997 : *La sorcière et l'Occident. La destruction de la sorcellerie en Europe, des origines aux grands bûchers*. Paris, Plon.
- CHELEBOURG, Christian, 2013 : *Les fictions de jeunesse*. Paris, Presses universitaires de France.
- CHOLLET, Mona, 2018 : *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*. Paris, Zones.
- DU CHÉNÉ, Céline, 2019 : *Les sorcières, une histoire de femmes*. Paris, Robert Lafon et France culture éditions
- FAVRET-SAADA, Jeanne, 1977 : *Les mots, la mort, les sorts*. Paris, Folio.
- FOUCAULT, Michel, 1961 : *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris, Tel Gallimard.
- FOUCAULT, Michel, 1976 : *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*. Paris, Tel Gallimard.
- FOUCAULT, Michel, 1977 : *Surveiller et punir*. Paris, Tel Gallimard.
- GAGE, Matilda, 1893 : *Women, church and state*. Republié par Humanity Books en 2002.
- GOFFMAN, Erving, 1975 : *Stigmate, les usages sociaux du handicap*. Paris, Minuit.
- LURIE, Alison, 2014 : *Il était une fois... et pour toujours*. Paris, Rivages/ Essais.
- MICHELET, Jules, 2016 : *La sorcière*. Paris, Folio classique, Gallimard.
- GIRARD, René, 1982 : *Le bouc émissaire*. Paris, Le livre de poche.
- PERROT, Michelle, 2015 : *La vie de famille au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Point Histoire, Seuil.
- PRINCE, Nathalie, SERVOISE, Sylvie, dir., 2015 : *Les personnages mythiques de la littérature jeunesse*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- SORENTE, Isabelle, 2020 : *Le complexe de la sorcière*. Paris, JC Lattès.

## Note bio-bibliographique

Docteure en lettres, **Marie-Claude Hubert** enseigne à l'INSPE (Université de Lorraine) où elle s'occupe de la didactique du français et de littérature jeunesse. Ses recherches portent sur cette dernière ainsi que la littérature française des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles.

marie-claude.hubert@univ-lorraine.fr